

# Un entretien avec... Charles PONS

## (ou le double interview)



Charles Pons



Georges Clémenceau

— Allo, oui... Trudaine 26-55, deux et trois...

Bruit de grelons des remingtons affolées. Appel sourd des téléphones en détresse. Une pièce nue et encombrée. Des toiles à cadre d'or et des caricatures fixées d'une punaise. Des liasses croulantes de journaux. Une table surchargée de photos, d'épreuves, de coupures...

— Deux et trois. Ne quittez pas... On vous cause...

— Monsieur Pons va vous recevoir, monsieur.

Petit, trapu, animé, Charles Pons me reçoit, en effet. Cela se passe à *Paris-Press* dont il tient depuis hier, comme il le tint à *l'Eclair* et à *l'Avenir*, le sceptre — ou la férule — de la critique, ainsi qu'on dit. Et, mon Dieu ! son lyrisme cordial et bousculé semble là-bas dans l'atmosphère qui lui convient. En quinze minutes et en vingt phrases, entre deux portes et leurs courants d'air, il m'aura fait lire *Pyrrhus*, marche pour orchestre encore manuscrite ; énoncé une profession de foi (la sienne) ; lu deux articles (des siens) ; parlé de lui et de Georges Clémenceau...

— Au revoir, cher monsieur. Heureux si ceci vous inspire un papier sympathique...

Mes opinions esthétiques, je les ai dites ailleurs. Elles n'ont pas cours ici. Charles Pons a écrit sur la *Messe en si* des lignes éloquentes — celles qu'il vient de me lire. Il lui sera beaucoup pardonné. Il aime Bach dans la simplicité de son cœur. Il accueille d'un esprit amène les frères enquêteurs... Un papier sympathique ? Pourquoi pas ? Le voici.

\*  
\*\*

Vous en doutiez-vous ? Charles Pons est méridional. A dix-huit ans, il était organiste à la cathédrale de Nice, sa ville natale. Mais depuis les vieux italiens, nous savons que la musique déserte sans grand dommage le jubé pour la scène. Sa première œuvre scénique *L'Epreuve*, qui s'inspirait encore d'un sujet biblique, réussit au Théâtre Municipal de la cité méditerranéenne. De là, Pons gagnera l'Opéra-Comique : par étapes, bien entendu. Première étape, Lyon avec *Françoise*, livret de Charles Couyba. Seconde étape : Gaité Lyrique avec *Le Drapeau*, livret de Jules Claretie. Ses paroliers avaient été un sénateur et un académicien. Toujours mieux : le suivant sera président du conseil.

Cela se passait en 1909. Le Nord était en grève. Le Midi bougeait. Clémenceau avait

sans doute de plus pressants soucis que ceux d'un drame lyrique, quand Charles Pons lui fut présenté par Riccordi. N'empêche qu'il lui accorda immédiatement de « musiquer » son *Voile du Bonheur*. Le 11 avril 1911, l'œuvre passait Salle Favart.

— *J'avais invité le Président à ma générale, me dit Charles Pons. Clemenceau m'avait répondu : « J'irai ». Il avait même ajouté ce conseil tout rempli de modestie : « Si l'on siffle, ne vous alarmez pas : c'est moi qu'on sifflera ». On ne fit qu'applaudir, et Le Voile obtint cinquante représentations.*

— N'est-il pas question de le reprendre ?

— *Non point. Il paraîtrait que l'unique décor en est détruit. Mais il y a peut-être quelque politique là-dessous...*

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. Sa collaboration aussi. Charles Pons resta fidèle à Clemenceau.

— *Depuis Le Voile, j'ai écrit pour chœurs, me dit-il, une Ode inspirée par le discours magnifique qu'il avait prononcé à la Chambre le jour de l'armistice : « Soldats, qui avez été jadis soldats de Dieu... » Puis deux œuvres, l'une inspirée par Démosthène, (elle fut jouée aux Concerts Pasdeloup) et qui porte ce nom ; l'autre, intitulée Heures Vendéennes, et qui commente quelques phrases extraites d'Au Soir de la Pensée.*

Une seule fois, Charles Pons passa à la réaction radicale : ce fut avec *Madame Récamière*, écrite d'après le volume d'Edouard Herriot et jouée à Lyon, comme il convenait.

On m'appela, me dit-il lui-même, moitié riant, moitié fâché, « le musicien des Présidents ».

Il perpète aujourd'hui un *Médecin Volant*, d'après Molière. Simple passe-temps, n'en doutons pas. Si demain M. Doumergue s'avisait de vouloir enchanter ses loisirs élyséens par l'élaboration de quelques lyrics, c'est à M. Charles Pons qu'il aurait à s'adresser pour les pourvoir de musique.

\*  
\*\*

Le Père la Victoire devait adorer la *Madelon*. Mais Georges Clemenceau aimait-il la musique ? Je le demande à Charles Pons tout en gardant un peu l'impression que cette demande, je lui devrais donner cette forme : « Aimez-vous la musique, M. le Président ? »

Quant à la réponse, il serait trop facile de la traduire dans le style bourru et à l'emporte-pièce qu'on connaît.

— *Lui qui fut l'ami compréhensif de tant de peintres et de gens de lettres, me répond-il, ne fut pas, au sens ordinaire du mot, un musicien. A peine un mélomane. Il avait un goût vif pour la mélodie, pour la plus simple — celle qu'il retenait par cœur — et que, par cela même, il jugeait la meilleure. Son goût s'était comme cristallisé il y a trente ans. Il avait été, vers le début du siècle, fort lié avec Rose Caron de l'Opéra, laquelle était alors splendidement Dalila, Salammbô et la Walkyrie : aussi aimait-il Saint-Saëns, Reyer et Wagner. Ce choix étant bon, il s'y tenait. Parmi les modernes, il aimait Fauré, il recevait Bruneau, il m'honora de son amitié. Et c'est à peu près tout.*

— Aimait-il Strawinsky, et les musiciens d'après-guerre ?

— *Strawinsky, il ne le connaissait pas. Mais il abhorrait les farceurs qui travaillent dans la fausse note. (Du Président, cette formule-là ou de M. Charles Pons ? — Des deux, qui sait ?) Ce sont de pauvres illuminés, disait-il. Ils tendent vers un royaume imaginaire, mais soyez sûr qu'ils n'y entreront jamais. Pas davantage, cependant, il n'acceptait les ciseleurs de banalités flatteuses.*

Je dresse l'oreille. Ciseleur, Debussy ? Banalité, Massenet ?

— *Non point, me dit Charles Pons. Ce méprisant vocable désignait plutôt les fabricants de romances. Son âme tendre et héroïque était naturellement à la mesure de Beethoven. C'est à moi qu'il répondit, quelques jours avant sa fin, et en haussant les épaules de ce que je l'avais engagé à se mieux souvenir qu'il était un malade : « Malade ! Malade ! C'est un bruit que les médecins font courir. Voyons, je suis un mourant qui termine sa tâche... » Et ce mot-là ne pourrait-il aussi bien être du père de la Neuvième ?*

\*  
\*\*

Cependant Charles Pons a extrait de sa poche un bout de papier qu'il défrappe et qu'il lit : ce sont les cinq ou six phrases cueillies dans *Au Soir de la Pensée* et qui forment l'argument de ses *Heures Vendéennes* :

*De ma terrasse de sable, où vient me chercher, sous les feux des étoiles, la molle invitation du flot endormi, je vois, aux signes imprécis du jour, s'égrener les vapeurs d'une aérienne rosée.*

*Le lourd silence des engourdissements planétaires, coupé par l'océan, d'un rythme de berceuse, s'achève en des plaintes de volupté.*

*L'arche fuyante des nuées, allume et éteint tour à tour, le regard inquiet des astres...*

*L'alouette palpite dans le ciel, tandis que du flot d'acier fondu, jaillissent des éclairs de volcan, sur la mer enflammée...*

*D'insensibles gradations de blancheur, des coulées de lumière vont s'allumer, s'enchaîner, s'aviver, se renouveler sans cesse jusqu'aux éclats pourprés de l'incendie céleste !*

*Un éclair de quelque chose est-ce donc là, tout ce qu'il nous est permis d'offrir à l'homme en retour d'une âpre traversée d'existence ? Et ne serait-on pas mieux venu à lui ouvrir les perspectives d'un « paradis » de félicités sans fin ?...*

« *Au Soir de la Pensée* »

(d'après G. Clemenceau)

Lés ayant lues, il les relit. Or, si j'entends bien, le raccourci de ce texte y a exigé l'accumulation de trois verbes (cherchez lesquels !) et Charles Pons, tel Flaubert, les fait passer, coup sur coup, par son « gueuloir ». Ces verbes le gênent, l'irritent. Pour en juger, il constitue sur le champ une façon de petit soviet-académie. Et voilà comment l'humble journaliste auteur de ce papier... « sympathique » fut appelé à collaborer avec le Tigre — et son musicien.